

Thérèse Martin et sa famille : un chemin de confiance

Charles-André Sohier

I. Les parents de Thérèse

Louis et Zélie proviennent de la très petite bourgeoisie catholique de province. Dès leur jeunesse, ils ressentent l'un et l'autre un désir de Dieu tel qu'ils se croient appelés à la virginité consacrée, seul chemin de sanctification, pensait-on, à l'époque.

Louis Martin naît à Bordeaux en 1823. Fils de militaire, ses premières années sont placées sous le signe de changements de garnison. Il en gardera toute sa vie un vif goût des voyages. Puis la famille s'installe à Alençon où Louis vit sa scolarité. Il apprend l'horlogerie à Rennes, Strasbourg et Paris. Habité par le désir de la sainteté, il se présente à l'hospice du Grand Saint-Bernard en Suisse. Sa difficulté à maîtriser le latin l'oblige à renoncer à ce projet. Il ouvre alors une horlogerie-bijouterie en 1850, rue du Pont Neuf à Alençon. Jusqu'à son mariage en 1858, il partage son temps entre son travail de fine orfèvrerie et d'horlogerie de luxe, ses loisirs (la pêche - ses amis l'appellent le « martin pêcheur » - un peu de chasse, le billard) et sa vie de prière (messe et adoration quotidiennes). Louis aime se retirer dans une tour entourée de jardins qu'il achète à Alençon. Il s'y réfugie pour méditer et jardiner. Il entreprend aussi de nombreux voyages. Il participe également au cercle qui réunit une douzaine de jeunes adultes chrétiens sensibilisés au problème social. Il s'engage dans la conférence de Saint-Vincent de Paul fondée en 1833 par Frédéric Ozanam¹. Mais sa maman, restée veuve, s'inquiète de son célibat persistant...

Azélie-Marie Guérin, est née le 23 décembre 1831 à Gandelain, dans l'Orne. Elle sera appelée Zélie. Son père, Isidore Guérin, était gendarme à Saint-Denis-de-Sarthon. Sa mère est Louise-Jeanne Macé. Zélie a une sœur aînée, Marie-Louise et un frère cadet, Isidore. En 1844, les parents s'installent à Alençon. Zélie et sa sœur fréquentent le pensionnat des « Religieuses du Sacré-Cœur de Picpus ». Zélie est une fille très intelligente et dévouée qui ressent alors un appel vers la sainteté. Elle songe à entrer chez Sœurs de la Charité. La supérieure l'en dissuade. Elle entre alors dans une école dentellière pour se perfectionner dans la confection du point d'Alençon. Elle a un don particulier pour la broderie délicate et travaille à la maison « Dentelle au point d'Alençon ». En 1853, à 22 ans, elle ouvre sa propre entreprise avec sa sœur Marie-Louise, la « Fabricante de Point d'Alençon » au 36 rue Saint-Blaise et procure du travail à 18 ouvrières à domicile. Sa sœur la quittera pour devenir sœur Marie-Dosithée au couvent des Visitandines du Mans. Ce dernier point a son importance, car Zélie, par sa sœur, découvre la spiritualité de François de Sales (La sainteté est ouverte à tous, laïc ou clerc - Dieu est un Père aimant.)

Au mois d'avril 1858, elle croise sur le pont Saint-Léonard un jeune homme dont l'allure l'impressionne. C'est Louis Martin, horloger. Madame Martin mère, qui apprenait la dentelle auprès de Zélie et appréciait cette jeune-fille, a favorisé leur rencontre. Trois mois plus tard, ils se marient le 13 juillet 1858, en choisissant de mettre Dieu au cœur de leur vie comme l'indique leur devise « Dieu premier servi »². L'eucharistie quotidienne sera en particulier le pilier de leur existence. « *Oui, j'ai un but, et ce but c'est d'aimer Dieu de tout mon cœur* » (Louis Martin). L'amour que Zélie porte à son mari s'exprime dans ses lettres: « *Je t'embrasse de tout mon cœur, je suis si heureuse aujourd'hui, à la pensée de te revoir, que je ne puis travailler. Ta femme qui t'aime plus que sa vie.* » Lui n'est pas en reste : « *Chère amie, le temps me paraît long, il me tarde d'être près de toi. Ton mari et vrai ami, qui t'aime pour la vie* ».

Après quelques mois où, à l'initiative de Louis, il pratiquent un mariage blanc, leur confesseur les en dissuadera. Ils vont alors avoir neuf enfants. Ils connaissent la douleur d'en perdre quatre.³ Ils vivent cette épreuve dans la même confiance que celle qui anime toute leur vie, car ils voient en Dieu un « Bon Père » qui veille sur eux et les conduit par le meilleur chemin. Tout orientés vers le Christ, ils vivent profondément

1 Laïc précurseur de la doctrine sociale de l'Église et béatifié par Jean-Paul II le 22 août 1997 à Notre-Dame de Paris.

2 « *Messire Dieu premier servi* » - C'est l'époque de la redécouverte de Jeanne d'Arc grâce aux travaux de l'historien Jules Quicherat.

3 La mortalité infantile reste élevée au XIXe siècle.

Thérèse Martin et sa famille : un chemin de confiance

Charles-André Sohier

la communion des saints en reconnaissant dans la foi la présence à leur côté de leurs petits disparus. On voit à quelle école de confiance a été éduquée la future découvreuse de la « petite voie. »

Leur famille comporte Marie (1860-1940) et Pauline (1861-1951), les deux aînées qui forment un binôme. Viennent ensuite Léonie (1863-1941) et une petite sœur Hélène (1864-1870) qui meurt à 6 ans, ce qui laisse Léonie trouvant difficilement sa place⁴. Suivent ensuite deux petits frères morts Louis (1866-1867) à 5 mois et Jean-Baptiste (1867-1868) à 8 mois. Céline (1869-1959) précède une petite Mélanie-Thérèse (1870) morte à 3 mois. Enfin la dernière, Thérèse (1873-1897), forme avec Céline la seconde paire de la fratrie.

Partis de rien, Louis et Zélie finissent à la tête d'une belle entreprise de dentelle en point d'Alençon pour laquelle ils ont travaillé comme des forçats, Louis ayant revendu son horlogerie-bijouterie pour se consacrer à la comptabilité et à la recherche de commandes pour le commerce de son épouse. Ils travaillent en privilégiant toujours le service de Dieu et le bien de leurs employés, et en donnant une large part de leurs gains et de leur temps aux pauvres et à l'Église.

Zélie, atteinte d'un cancer du sein à 45 ans, remet avec une confiance héroïque sa propre vie et le soin de sa famille dans les mains de Dieu. Devenu veuf, Louis, pour le bien de ses filles, quitte ses amis et sa vieille maman à Alençon pour se rapprocher de la famille de son beau-frère Isidore Guérin, pharmacien à Lisieux. Il loue la maison des Buissonnets et accepte l'entrée de Pauline, Marie et puis Thérèse au carmel de Lisieux. Atteint d'une maladie dégénérative du cerveau, il est interné en hôpital psychiatrique. Il y restera trois ans, étonnant le personnel par sa gentillesse et sa docilité pendant ses longs moments de lucidité. Il accepte la situation avec courage et meurt en présence de Céline. Après sa mort, Céline entre au Carmel de Lisieux et Léonie, après la mort de Thérèse, entrera définitivement au couvent de la Visitation de Caen.

II. La blessure d'abandon

Les blessures de la petite enfance

Madame Martin souffrait déjà d'un cancer du sein à la naissance de son dernier enfant, Thérèse. Ne pouvant pas l'allaiter facilement, elle lui donne un biberon de lait de vache coupé d'eau. Mais le nourrisson ne le supporte pas et souffre d'entérite et d'anorexie. La maman trouve à huit kilomètres d'Alençon une nourrice. Rose Taillé, qui allaite encore un enfant, accepte de venir nourrir la petite Thérèse à Alençon. Elle fait plus. Elle l'emporte chez elle et la gardera pendant un peu plus d'un an. Le bébé de deux mois, séparé de sa mère, et puis un an plus tard de sa nourrice, est fragilisé par un sentiment d'abandon. Pendant trois ans, l'amour et la prière dont elle est entourée compense en partie cette impression d'abandon. Elle est une fillette vivante et dynamique. A la mort de sa mère, elle a quatre ans. Sa blessure se réveille et s'aggrave. Dans son autobiographie, Thérèse confiera : « *Je ne me souviens pas d'avoir beaucoup pleuré, je ne parlais à personne des sentiments profonds que je ressentais... Je regardais et j'écoutais en silence... personne n'avait le temps de s'occuper de moi ...* »⁵ Sa blessure d'abandon est tellement profonde qu'elle est au-delà des larmes. Elle choisit sa sœur Pauline âgée de presque 16 ans comme mère de substitution. Elle raconte à quel point le décès de sa maman l'a déstabilisée : « *Il faut vous dire, ma Mère, qu'à partir de la mort de Maman, mon heureux caractère changea complètement ; moi si vive, si expansive, je devins timide et douce, sensible à l'excès. Un regard suffisait pour me faire fondre en larmes, il fallait que personne ne s'occupât de moi pour que je sois contente, je ne pouvais pas souffrir la compagnie de personnes étrangères et ne retrouvais ma gaieté que dans l'intimité de la famille.* »⁶

4 Grand souci de ses parents, victime de la maltraitance d'un bonne, renvoyée du pensionnat, Léonie finit après trois échecs par entrer chez les Visitandines de Caen. Elle est, des sœurs de Thérèse, celle qui a le mieux vécu la « petite voie. » Son procès de béatification est en cours.

5 Manuscrit A 12r° - Thérèse de Lisieux – Œuvres complètes - Ed. Cerf-DDB 2004 - Page 88

6 Manuscrit A 13v° - ibid. page 89

Thérèse Martin et sa famille : un chemin de confiance

Charles-André Sohier

Orpheline de mère, elle a pourtant la chance d'avoir un père exemplaire, infiniment tendre à l'égard de celle qu'il appelait sa petite reine. Au fond, elle n'a pas connu ici bas d'autre amour. Et c'est pourquoi on ne trouve pas dans ses écrits les images nuptiales du Cantique des cantiques dont usent tant de mystiques pour parler de la rencontre avec Dieu. Comme le fait remarquer Maurice Zundel⁷, c'est sous l'aspect de la paternité que Dieu se révèle à Thérèse, parce que la plus grande tendresse qu'elle a reçue enfant est venue de son père.

« L'étrange maladie »

Devenue timide et hypersensible, elle ne se sent sûreté qu'en famille. Mais à 9 ans Pauline la quitte pour entrer au Carmel de Lisieux. La brutalité du choc ravive le traumatisme d'abandon. Dans les deux cas, personne n'a pensé à donner des explications à l'enfant pour la préparer à assumer ces séparations. Écoutons la raconter : « ... je comprenais que Pauline allait me quitter pour entrer dans un couvent, je comprenais qu'elle ne m'attendrait pas et que j'allais perdre ma seconde Mère!... »⁸

Sa souffrance lui rend impossible le départ de sa « seconde maman. » « *Pauline est perdue pour moi* ». ⁹ Elle des maux de tête, elle se dispute avec son inséparable Céline, elle répond et désobéit à son aînée Marie. ¹⁰ Elle a dix ans. Son père est parti en voyage à Paris avec Marie et Léonie. Sa tante a pris Céline et Thérèse chez elle. L'oncle Guérin évoque avec elle le souvenir de sa maman. Thérèse pleure enfin ces larmes qu'elle n'avait pu laisser couler à quatre ans et demi. Mais son oncle ne comprend pas et l'interrompt. Le soir, Thérèse sombre dans une « étrange maladie »¹¹ qui va mettre sa vie en danger. Pendant 49 jours elle délire et elle n'en sortira que par un acte de foi en l'amour de la Vierge Marie. Tournée vers la statue de la Vierge Marie au pied de son lit, elle crie « Mama ». Ses trois sœurs désarmées, se mettent à genoux et prient la Vierge. Thérèse alors raconte : « *Tout à coup la Sainte Vierge me parut belle, si belle que jamais je n'avais rien vu de si beau, son visage respirait une bonté et une tendresse ineffable, mais ce qui me pénétra jusqu'au fond de l'âme ce fut le « ravissant sourire de la Sainte Vierge ». Alors toutes mes peines s'évanouirent, deux grosses larmes jaillirent de mes paupières et coulèrent silencieusement sur mes joues, mais c'était des larmes de joie sans mélange...* »¹² Cette grâce mariale permet à Thérèse de transférer sur le sourire de la Vierge Marie son besoin d'affection maternelle. La Vierge Marie représente la sécurité d'une mère que ni la mort ni le Carmel ne pourront jamais lui ravir. La confiance en Marie lui fait comprendre qu'elle n'est pas abandonnée ; bien plus, qu'elle est aimée pour toujours comme enfant de Dieu. C'est une étape importante de sa guérison. Pourtant elle reste fragile. Car elle est prise de scrupules. N'aurait elle pas menti en disant avoir vu le sourire de la Vierge ? N'a-t-elle pas fabulé sur son « étrange maladie » ? Sa famille, après cette crise, se met à la choyer à l'excès.¹³

La première communion.

Sa sœur Marie la prépare très bien à sa première communion. Par contre, lors de la retraite préparatoire de 3 jours, les instructions données par l'aumônier, l'abbé Domin sont terrorisantes.¹⁴ Par bonheur Thérèse n'en n'est pas perturbée. La première communion l'approfondit. Elle se sent et se sait définitivement aimée et veut aimer à son tour. « *Ce fut un baiser d'amour, je me sentais aimée, et je disais aussi : « Je vous aime,*

7 <http://www.mauricezundel.com/01-10-2010-ste-therese-de-lisieux/>

8 Manuscrit A 26r° - ibid. page 109

9 Manuscrit A 27v° - ibid. page 113

10 Marie, que son père appelait non sans raison son « diamant », avait un caractère plus rude et pointilleux que Pauline. Ainsi Monsieur Martin, ayant payé des leçons de dessin à la grande joie de Céline, avait demandé à Thérèse : « et toi, cela te ferait plaisir aussi ? ». Marie, négligeant les yeux brillants d'envie de la benjamine, décréta que deux dessinatrices à la maison multiplieraient les « croûtes », déjà qu'il avait fallu encadrer tous les dessins de Pauline... (Guy GAUCHER – Thérèse de Lisieux – Ed. du Cerf 2010 – Pages 137-138) Les aînés casse pieds... je peux le dire, étant moi aussi un aîné de 8 frères et sœurs !

11 Une grave dépression infantile, que Thérèse attribue au démon. Nous sommes toujours attaqués spirituellement à travers nos fragilités.

12 Manuscrit A 30 r°v° pages 116 -117

13 Lors de la retraite de 3 jours avant sa communion, elle doit demander de l'aide pour sa toilette, ses aînées s'en étant toujours occupées !

14 Voir Gaucher op.cit. page 159

Thérèse Martin et sa famille : un chemin de confiance

Charles-André Sohier

*je me donne à vous pour toujours... l'absence de Maman ne me faisait pas de peine le jour de ma première communion... Je ne pleurais pas l'absence de Pauline...»*¹⁵ Cette première communion déclenche aussi chez elle une faim de l'eucharistie qu'elle gardera toute sa vie. Le mois suivant, après une journée de préparation, elle est confirmée par Mgr Hugonin. Sa sœur Léonie, qu'elle a choisie pour marraine, lui tient l'épaule, émue aux larmes. Avec un bon sens qui en fait une devancière de Vatican II, elle confie dans son autobiographie : « *Peu de temps après ma première Communion, j'entrai de nouveau en retraite pour ma Confirmation. Je m'étais préparée avec beaucoup de soin à recevoir la visite de l'Esprit-Saint, je ne comprenais pas qu'on ne fasse pas une grande attention à la réception de ce sacrement d'Amour.* »¹⁶

L'année 1885, elle prépare ce qu'on appelle « la seconde communion » ou « renouvellement » par une retraite prêchée par le même abbé Domin dont la teneur est identique à la précédente : mort, enfer, péché mortel, etc. Mais cette fois la catéchèse provoque chez la fragile Thérèse une sévère crise de scrupules. Seuls les dialogues avec Marie, sa marraine et « troisième mère », arrivent à l'apaiser pour un moment. Mais voici que Marie, la non conformiste et l'indépendante¹⁷ aînée des filles Martin, annonce qu'elle aussi va entrer au Carmel. Que va pouvoir faire Thérèse ? Elle ne se tourne ni vers Jésus ni vers la Vierge Marie, mais prie avec ferveur ses deux petits frères et ses deux petites sœurs décédés pour qu'ils lui obtiennent la paix. « *La réponse ne se fit pas attendre, écrit-elle, bientôt la paix vint inonder mon âme.* »¹⁸

Noël 1886

Vient Noël 1886.¹⁹ Monsieur Martin et ses filles rentrent de la messe de minuit. Le papa est fatigué. A la perspective de devoir encore vivre le cérémonial enfantin des cadeaux que le petit Jésus aura déposé dans les souliers de Thérèse placés dans la cheminée, il soupire : « *heureusement, c'est la dernière année !* »²⁰ Thérèse a entendu et monte l'escalier avec Céline pour déposer leurs chapeaux. Céline, qui craint une séance de pleurs, propose à Thérèse d'attendre un peu. Mais à sa surprise elle voit Thérèse descendre joyeusement l'escalier, défaire les cadeaux et réussir à mettre toute la famille en joie. Que s'est-il passé ? L'adolescente, éternelle petite dernière, a toujours été traitée comme un bébé par ses sœurs, ce qui l'empêche de grandir. La parole du père est en fait libératrice : il est clôt le temps de l'enfance, c'est le moment de se prendre en main, d'entrer dans la vie adulte. Le choc est profond, mais loin de s'écrouler, Thérèse réagit. Sa vraie nature n'est pas le découragement larmoyant. Jusqu'à quatre ans et demi, elle était un petit lutin plein de force de vie et de caractère. Depuis dix ans, malgré sa bonne volonté, elle avait perdu cette vitalité. En cette nuit de Noël, elle se trouve brusquement transformée. « *La source de mes larmes fut tarie... Ce fut le 25 décembre 1886 que je reçus la grâce de sortir de l'enfance, en un mot la grâce de ma complète conversion* »²¹ Elle ajoute, libérée de son repli sur soi : « *Je sentis en un mot la charité entrer dans mon cœur, le besoin de m'oublier pour faire plaisir et depuis lors je fus heureuse !..* »²²

L'affaire Pranzini

L'année 1887 voit donc une Thérèse transformée et épanouie. Tout l'intéresse, et elle lit énormément. Elle ressent à cette époque le besoin de prier pour la conversion des pécheurs. La une des journaux est remplie

15 Manuscrit A 35v° page 125

16 Manuscrit A 36 v° pages 127-128

17 Qui disait ne pas vouloir être religieuse « *pour passer sa vie à épousseter les autels* », et pas davantage du mariage où elle plaignait « *les jeunes-filles livrées à l'esclavage* ». Elle n'admettait pas non plus les collectes à l'église ! Le père Pichon s.j., son confesseur, l'incite à faire un choix. Ce qu'elle finira par réaliser à 26 ans. « *Le bon Dieu ne pouvait me demander un plus grand sacrifice ! Je croyais que tu ne me quitterais jamais !* », a dit son père. C'est elle qui décidera sa sœur Agnès de Jésus (Pauline) de demander à Thérèse d'écrire ses souvenirs d'enfance.

18 Manuscrit A 43v° page 140

19 L'année 1886 est celle aussi de la conversion de Charles de Foucauld en octobre et de Paul Claudel l'après-midi de Noël.

20 Céline, depuis le départ de Marie, est devenue la maîtresse de maison et continue à infantiliser Thérèse comme elle l'a vu faire par ses aînées.

21 Manuscrit A45r° page 142

22 Deux photos témoignent de ce changement : la première de février 1886 nous montre une demoiselle de 13 ans au sourire un peu triste, les cheveux dans le dos, le regard vague. La deuxième d'avril 1888 nous présente une jeune fille de 15 ans, les cheveux en chignon, le regard décidé, la mâchoire résolue. L'adolescente hypersensible s'est transformée en femme forte, prête au combat spirituel.

Thérèse Martin et sa famille : un chemin de confiance

Charles-André Sohier

par l'affaire Pranzini, un assassin qui n'a jamais exprimé le moindre regret de ses triples meurtres. L'exécution doit avoir lieu au cours de l'été 1887. Thérèse décide d'obtenir sa conversion. Elle prie plus intensément, confiante dans la miséricorde de Dieu. À l'échafaud, au dernier moment, Pranzini saisit le crucifix que lui présentait le prêtre et baisa par trois fois les plaies de Jésus. Ce récit qu'elle lit dans le journal de son père, conforte sa vocation : elle doit consacrer sa vie au Carmel et devenir religieuse, afin de prier pour tous les pécheurs. Elle demande à son père de pouvoir entrer au Carmel de Lisieux à 15 ans.²³ Elle obtient l'autorisation paternelle, puis celle plus réticente de son oncle, subrogé tuteur de ses nièces. Mais elle se heurte au refus catégorique du chanoine Delatroëtte, supérieur du Carmel. Échaudé par l'échec d'une affaire semblable, dont tout le monde parle à Lisieux, il n'accepte plus de postulante de moins de vingt-et-un ans. Seul l'évêque pourrait le faire fléchir. Pour consoler sa fille, Louis lui fait rencontrer l'évêque, qui l'écoute avec bienveillance, mais reporte sa décision à plus tard, quand il aura pris l'avis du chanoine. Il ne reste plus qu'un espoir : le pape Léon XIII, que Louis Martin doit rencontrer prochainement au cours d'un pèlerinage à Rome. Thérèse et Céline seront du voyage.

Le pèlerinage à Rome

Un train spécial conduit les pèlerins en Italie. Le vicaire général de Bayeux est du pèlerinage. Autrefois timide et réservée, Thérèse se montre très à l'aise au milieu d'une bonne société composée surtout de nobles. Les visites s'enchaînent : Milan, Venise, Bologne, Notre-Dame de Lorette et enfin Rome. Avec une ardeur juvénile, elle veut tout voir, tout visiter. Les journées ne sont pas assez longues. Arrive le moment tant attendu de l'audience pontificale : le vicaire général présente chacun à son tour au pape. Les filles Martin créent l'incident : malgré la défense faite aux pèlerins de parler au pape trop âgé, Thérèse demande de lui donner l'autorisation d'entrer au couvent. « *Mon enfant, faites ce que les supérieurs vous diront* », répond Léon XIII, avant que les gardes nobles évacuent la jeune-fille. Céline, fâchée, récidive en demandant une bénédiction pour le Carmel de Lisieux ! « *Un vrai fiasco* », écrira-t-elle. Le pape n'a rien vu de la double scène ! Le voyage se poursuit : on visite Naples, Pompéi, Assise ; puis c'est le retour par Florence, Pise et Gênes. À Nice, le vicaire général promet d'appuyer sa demande. Notons au passage le sain féminisme de Thérèse : « *Je ne puis encore comprendre pourquoi les femmes sont si facilement excommuniées en Italie, à chaque instant on nous disait : "N'entrez pas ici... N'entrez pas là, vous seriez excommuniées!..." Ah ! les pauvres femmes, comme elles sont méprisées !... Cependant elles aiment le Bon Dieu en bien plus grand nombre que les hommes et pendant la Passion de Notre-Seigneur, les femmes eurent plus de courage que les apôtres... Au Ciel, Il saura bien montrer que ses pensées ne sont pas celles des hommes, car alors les dernières seront les premières...* »²⁴

Enfin, le 1er janvier 1888, veille de ses quinze ans, elle reçoit une lettre de la supérieure du Carmel : l'évêque s'en remet à sa décision. Thérèse est donc attendue au Carmel mais, ultime délai fixé sur les conseils de Pauline²⁵, elle ne pourra entrer que le 9 avril 1888, après les rigueurs de l'hiver et du carême.

La mort de monsieur Martin

A peine entrée au Carmel, sous le nom de Thérèse de l'Enfant Jésus, elle est confrontée à l'une des plus douloureuses épreuves de sa vie : la démence de son propre père. Elle est âgée de 16 ans lorsqu'elle doit assumer tout à la fois la séparation du monde par la clôture du Carmel, la séparation de son père à cause de sa maladie et une relative séparation de Dieu du fait de l'aridité et de l'absence de consolation qu'elle éprouve dans la prière.²⁶ Cette solitude intérieure est encore augmentée parce qu'en ville il se dit qu'elle est responsable de la maladie de son père du fait de son entrée précoce au Carmel. Cette maladie humiliante lui permet de purifier l'image de Dieu Père plein de douceur qu'elle s'était faite à partir de la belle relation

23 A l'époque l'âge minimum requis était de 16 ans.

24 Manuscrit A 66v° page 181

25 Monsieur Martin s'en mécontente : « *C'est bien d'elle ! Elle dit et se dédit !* »

26 A 16 ans, elle n'a pas terminé sa croissance et, au vu de l'horaire du Carmel, manque de sommeil... elle s'endort à l'oraison.

Thérèse Martin et sa famille : un chemin de confiance

Charles-André Sohier

qu'elle a vécue avec son père terrestre. Certes il est bon d'avoir, opposée à l'image d'un Dieu terrible et justicier, celle d'un Père d'une tendresse sans limite, représentation qui d'ailleurs est biblique : « *Je le traitais comme un nourrisson qu'on soulève tout contre sa joue* » (Osée 11, 4). Mais devant ceux dont la vie est dévastée par la souffrance, ceux que la douleur conduit à la désespérance, quand on est confronté à l'agonie, aux larmes et à la déchéance d'un proche aimé, on ne peut plus se contenter de voir Dieu comme un papa qui câline sa petite fille. Grâce à la relecture courageuse qu'elle fait de cette maladie à la lumière de la Bible - la figure du Serviteur souffrant d'Isaïe et la Passion du Christ - , Thérèse s'approfondit considérablement. En son père diminué et humilié, elle découvre le visage supplicié de Jésus. A son nom de religieuse, elle ajoute un qualificatif « *Thérèse de l'Enfant Jésus et de la Sainte Face* ». Elle fait sa profession religieuse le 8 septembre 1890.

La « petite voie d'amour et de confiance

En 1893, elle devient maîtresse des novices adjointe. Elle enseigne aux débutantes qu'on lui confie une « petite voie » vers la sainteté. Thérèse vraisemblablement entendu au réfectoire la lecture effrayante de la circulaire nécrologique d'une religieuse du carmel de Luçon.²⁷ Sous l'influence du jansénisme, s'était en effet développée dans les carmels féminins de France une spiritualité « pénitentielle et réparatrice » totalement étrangère aux enseignements de Thérèse d'Avila. Le vœu d'offrande à la justice divine pour détourner sur soi les châtiments réservés aux pécheurs était érigé en modèle de sainteté. Thérèse est totalement étrangère à cette conception. Pour elle, même la justice de Dieu est revêtue de miséricorde. Elle va retourner génialement cette spiritualité doloriste en composant une prière d'offrande à l'Amour miséricordieux. J'en retire cet extrait qui constitue sans doute la synthèse la plus forte de sa « petite voie » : « ... **je désire être Sainte, mais je sens mon impuissance et je vous demande, ô mon Dieu d'être vous-même ma Sainteté...** »²⁸ Un chemin de sainteté s'ouvre dès lors à tous, petits, pauvres, blessés, éprouvés : accepter sa faiblesse et s'offrir à Dieu tel qu'on est pour qu'il agisse en nous. Une de ses anciennes novices, sœur Marie de la Trinité, donne un superbe résumé de ce que Thérèse appelle « *la petite voie* » dans cette lettre à une religieuse du carmel d'Angers :

*« Je crois bien que c'est la première fois depuis que le monde est monde qu'on canonise une sainte qui n'a rien fait d'extraordinaire : ni extases, ni révélations, ni mortifications qui effraient les petites âmes comme les nôtres. Toute sa vie se résume en ce seul mot : elle a aimé le bon Dieu dans toutes les petites actions ordinaires de la vie commune, les accomplissant avec une grande fidélité. Elle avait toujours une grande sérénité d'âme dans la souffrance comme dans la jouissance, parce qu'elle prenait toutes choses comme venant de la part du bon Dieu ».*²⁹

Et la même ajoute quelques années plus tard :

*« Le moyen d'être heureux dans la « Petite Voie » de Thérèse, c'est de s'abandonner à Dieu et de penser à soi le moins possible, ne pas même chercher à se rendre compte si l'on fait des progrès ou non : cela ne nous regarde pas. Nous n'avons qu'à nous exercer à faire avec le plus d'amour possible tous nos petits actes de la vie courante, à reconnaître humblement, mais sans tristesse, nos mille imperfections sans cesse renaissantes et à demander avec confiance au bon Dieu de les transformer en amour ».*³⁰

Sa sœur Agnès (Pauline), élue prieure, lui fait commencer son autobiographie. A la demande de Mère Agnès, elle correspond aussi avec l'abbé *Maurice Bellière*, son premier « petit frère ». En 1896, elle reçoit de la nouvelle prieure Mère Gonzague, la mission d'écrire avec le père *Adolphe Roulland*, son second frère spirituel. La prieure lui demande aussi de rédiger la deuxième partie de son autobiographie.

27 Guy Gaucher – Thérèse de Lisieux – Cerf 2010 – pages 424/425

28 Pri 6 pages 962

29 Sœur Marie de la Trinité, Une novice de sainte Thérèse, Paris, Cerf 1985 p.161

30 Ibidem p. 359

Thérèse Martin et sa famille : un chemin de confiance

Charles-André Sohier

III. L'expérience de l'enfer

Le vendredi saint 3 avril 1896, Thérèse expectore du sang (hémoptysie). C'est hélas le signe qu'elle est atteinte de la tuberculose qui tuait tant de monde à cette époque. Dès la fête de Pâques du 5 avril, elle éprouve le choc brutal qui la tenaillera durant les dix-huit derniers mois de sa vie. Assaillie de doutes affreux, plongée dans une nuit profonde, un sentiment d'abandon l'envahit : « ...il me semble que les ténèbres, empruntant la voix des pécheurs, me disent en se moquant de moi : « Tu rêves la lumière, une patrie embaumée des plus suaves parfums, tu rêves la possession éternelle du Créateur de toutes ces merveilles, tu crois sortir un jour des brouillards qui t'entourent ! Avance, avance, réjouis-toi de la mort qui te donnera, non ce que tu espères, mais une nuit plus profonde encore, la nuit du néant. »³¹

A l'enfer, elle oppose sa « petite voie » de la confiance aimante. « Je crois avoir fait plus d'actes de foi depuis un an que pendant toute ma vie. A chaque nouvelle occasion de combat, lorsque mon ennemi vient me provoquer, je me conduis en brave, sachant que c'est une lâcheté de se battre en duel, je tourne le dos à mon adversaire sans daigner le regarder en face ; mais je cours vers mon Jésus³², je Lui dis être prête à verser jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour confesser qu'il y a un Ciel. Je Lui dis que je suis heureuse de ne pas jouir de ce beau Ciel sur la terre afin qu'Il l'ouvre pour l'éternité aux pauvres incroyants. » Son combat est très proche de celui d'un saint orthodoxe Silouane de l'Athos (1866-1938)³³ qui dans une tourmente semblable entend ces paroles intérieures : « Tiens ton esprit en enfer, et ne désespère pas ».

Se sentant plongés dans le feu de l'enfer, Thérèse comme Silouane entre en communion avec les pécheurs. Ils ressentent avec douleur la détresse et le péché du monde. Ce péché ne leur était pas étranger mais ils le considéraient comme leur propre péché. Tous deux se tenaient continuellement « en enfer », sans jamais désespérer de la Miséricorde divine qu'ils imploraient et pour eux-mêmes et pour leur frères, avec ardeur et persévérance. L'un et l'autre (qui ne se connaissent pas) sont solidaires des pécheurs.

Thérèse accepte de s'asseoir à cette table des pécheurs, comme l'a fait Jésus : « Ayez pitié de nous Seigneur, car nous sommes de pauvres pécheurs !... Oh ! Seigneur, renvoyez-nous justifiés... Que tous ceux qui ne sont point éclairés du lumineux flambeau de la Foi le voient luire enfin... ô Jésus, s'il faut que la table souillée par eux soit purifiée par une âme qui vous aime, je veux bien y manger seule le pain de l'épreuve jusqu'à ce qu'il vous plaise de m'introduire dans votre lumineux royaume. La seule grâce que je vous demande c'est de ne jamais vous offenser !... »³⁴

Thérèse et Silouane, sont passés par l'enfer. Mais « l'enfer, puisque le Christ ne cesse d'y descendre, ne débouche pas sur le néant, mais sur l'espérance » (Olivier Clément). Terrassée par la maladie, elle écrit au crayon la dernière phrase de ses manuscrits autobiographiques :

« Oui je le sens, quand même j'aurais sur la conscience tous les péchés qui se peuvent commettre, j'irais, le cœur brisé de repentir, me jeter dans le bras de Jésus, car je sais combien Il chérit l'enfant prodigue qui revient à Lui. Ce n'est pas parce que le bon Dieu, dans sa prévenante miséricorde, a préservé mon âme du péché mortel que je m'élève à Lui par la confiance et l'amour. »³⁵

Thérèse meurt le 30 septembre 1897. Ses derniers mots ont été : « Mon Dieu, je vous aime. » Il était 19h20.

31 Manuscrit C 7v° page 243. Le même jour elle écrit à l'abbé Bellière : « Je ne meurs pas, j'entre dans la vie » (Lt 244 page 601)

32 En disciple de Jean de la Croix, elle pratique « l'acte anagogique ».

33 <https://www.pagesorthodoxes.net/saints/silouane/silouane-therese.htm> et <https://orthodoxie.com/sainte-thrse-de/>

34 Manuscrit C 6r° page 242

35 Manuscrit C 37v° page 285